

MICHEL BRUNEAU

De l'Asie Mineure à la Turquie



CNRS EDITIONS

Présentation de l'éditeur



Successivement part des empires romain, byzantin, ottoman, le territoire de l'Asie Mineure et de la Thrace orientale a été d'abord hellénisé, puis turquisé. À l'issue de la Première Guerre mondiale, et avec le démantèlement de l'Empire ottoman, il devient le territoire national de la jeune République turque. Le pouvoir nationaliste des Jeunes Turcs puis des Kémalistes, appliquant une politique d'« ingénierie démographique » visant à l'éradication des minorités chrétiennes – Arméniens, Grecs, Assyro-Chaldéens –, a imposé dans la première moitié du xx^e siècle une homogénéisation ethno-nationale, au prix d'événements traumatiques – massacres, purifications ethniques, génocide. Il s'est trouvé ensuite confronté au défi de l'assimilation de sa minorité musulmane kurde. Ces événements violents ont provoqué la dispersion de ces populations minoritaires en diasporas, auxquelles s'ajoute désormais la communauté transnationale turque plus récente, projection éclatée de l'espace anatolien sur l'Europe et le monde. Un lien mémoriel fort continue de relier la plupart de ces populations diasporiques avec leurs « patries perdues ».

En s'intéressant aux interfaces maritimes et continentales du territoire turc, l'auteur nous donne, par une approche géo-historique, des clés de compréhension de cet espace péninsulaire entre Europe et Asie, et des peuples qui l'ont habité.

Géographe et helléniste, directeur de recherche émérite au CNRS, Michel Bruneau est notamment l'auteur de Diasporas et espaces transnationaux (2004) et L'Asie d'entre Inde et Chine (2006).

**De l'Asie Mineure
à la Turquie**

Michel Bruneau

De l'Asie Mineure à la Turquie

Minorités, homogénéisation ethno-nationale, diasporas

CNRS ÉDITIONS

15, rue Malebranche – 75005 Paris

Pour Anaïs, Éliisa, Sophia

Introduction

De l'Asie Mineure à la Turquie, logiques territoriales entre Asie et Europe

L'Asie mineure, ou Anatolie, a été le siège au début du ^{xx}e siècle de purifications ethniques et de massacres particulièrement intenses et violents se terminant par un accord d'échange des populations entre la Grèce et la Turquie en 1923 (Traité de Lausanne), sans équivalent dans le reste du monde. Ces déracinements, déportations, massacres, à caractère génocidaire, ou du moins revendiqués comme tels par les victimes, se sont produits non sans rapport avec des événements analogues, antérieurs, mais moins systématiques et à une échelle plus réduite, dans les espaces voisins des Balkans et du Caucase. Les États-nations de ces espaces, en particulier la Turquie et la Grèce, ont été profondément marqués par ces événements et leur doivent en partie leur configuration actuelle. Les reconfigurations territoriales qui sont issues de ces événements portent les traces de ces bouleversements et ne peuvent être détachées d'enjeux de mémoire toujours présents, et même plus vivants que jamais, au fil des générations qui se sont succédé depuis celle des réfugiés de 1923.

Les territoires d'accueil de ces réfugiés et de leurs descendants ne sont pas sans liens avec les territoires d'origine. L'Asie Mineure ou Anatolie, devenue depuis 1922 la Turquie, de pluriethnique qu'elle était encore à la veille de la Première Guerre mondiale est devenue, au moins politiquement et officiellement, mono-ethnique ou tout du moins nationalement homogène. Il en est de même de la Grèce, à l'exception de sa minorité turcophone musulmane de Thrace. Par contre, les territoires des autres États-nations des Balkans ou du Caucase sont restés ethniquement plus hétérogènes avec des minorités nationales plus ou moins reconnues.

L'Asie Mineure ou Anatolie est le territoire de ce vaste espace intermédiaire eurasiatique qui a connu parmi les plus forts brassages de populations au début du ^{xx}e siècle. Il a perdu 4 millions d'habitants au moins sur 22 millions, mais a reçu en même temps 3 millions environ de réfugiés (*muhacir*) venant des Balkans et du Caucase. Il a été le cœur ou l'espace central de deux empires successifs (byzantin et ottoman) indispensable à la vie et au rayonnement de

leur capitale, Constantinople puis Istanbul. Il a donc été, dans les temps courts récents comme dans la longue durée, l'objet de tentatives répétées non seulement de conquêtes mais d'homogénéisations ethno-culturelles d'intensité et d'efficacité variables : hellénisation puis turquisation.

L'approche géo-historique des logiques territoriales

Pour comprendre l'ampleur de ces bouleversements récents, il faut les resituer dans une perspective géo-historique, en particulier par rapport aux enjeux territoriaux au sein des empires multiethniques, byzantin puis ottoman, puis au sein des États-nations qui leur ont succédé, la Grèce et la Turquie. Une telle approche permet d'en mesurer l'ampleur et de tenter de rendre compte de sa singularité par rapport aux espaces voisins.

Notre étude s'attachera principalement aux Grecs, qui étaient au cœur de cet espace anatolien et sur ses bordures littorales, et secondairement aux Arméniens, qui se situaient principalement sur les marges orientales de l'Anatolie, mais qui étaient souvent présents en diaspora marchande dans les mêmes régions que les Grecs, et dont le statut de Chrétiens partageait beaucoup de points communs avec eux. Les Assyro-Chaldéens, autre minorité chrétienne victime de massacres (500 000 environ massacrés) étaient beaucoup moins nombreux et plus dispersés sur un territoire beaucoup plus vaste, sur les marges orientales de l'Anatolie, en Irak, Iran et Syrie. Nous pourrions nous y référer ponctuellement à titre comparatif.

Les réfugiés grecs d'Asie Mineure ont fortement contribué après 1923 à repeupler et à homogénéiser le territoire grec, le Nord et les deux grandes agglomérations d'Athènes-Le Pirée et de Thessalonique. Les enjeux de mémoire par rapport à leurs « patries perdues » sont fondamentaux parmi eux. La nostalgie de leurs territoires d'origine continue encore, aux seconde, troisième, quatrième et même cinquième générations, à jouer un rôle dans le maintien d'une identité distincte de celle des Grecs « autochtones », qu'ils soient Pontiques, Cappadociens ou Mikrasiates.

Notre hypothèse de travail place au centre de notre interprétation l'affrontement de quatre logiques territoriales :

1. L'hellénisation à partir des côtes et des mers bordières, de l'Antiquité à la fin du premier millénaire après J.-C., aboutissant à un espace byzantin dont la structure de base est l'Église chrétienne orthodoxe et/ou apostolique arménienne, un réseau défensif de châteaux-forts, un réseau urbain et un quadrillage administratif.

2. L'islamisation et la turquisation, qui vont de pair, s'appuyant sur un espace nomade conquérant qui détruit et s'approprie l'espace byzantin au prix

d'une fragmentation extrême à partir du XI^e siècle. Le nomadisme reste un trait essentiel des sociétés et territoires turcs.

3. Les structures spatiales ottomanes reprennent une partie de l'héritage byzantin pour réunifier cet espace anatolien et instaurent le système des *millet*, accordant aux minorités religieuses, chrétiennes puis juives, une place subordonnée mais reconnue. Un équilibre relatif s'établit dans lequel les minorités retrouvent une place non négligeable.

4. L'homogénéisation territoriale des États-nations turc et grec aux XIX^e et XX^e siècles, qui nient et excluent les minorités et cherchent à instaurer un territoire national ethniquement homogène. L'islamisation et la turquisation sont reprises de façon plus radicale au bénéfice de l'État-nation turc. Les purifications ethniques, déportations et massacres, génocidaires ou non, en sont un instrument.

L'espace actuel de la Turquie est né de l'affrontement dialectique de ces quatre logiques qui se succèdent chronologiquement, mais se superposent aussi dans le temps en laissant des résidus ou des héritages repris par les suivantes, la religion chrétienne ou islamique continuant à jouer un rôle central dans chacune d'entre elles. Chacune de ces logiques est prépondérante à une époque donnée, mais elle peut réapparaître et être reprise au moins partiellement à une époque suivante. Il s'agit de tendances lourdes ou de fond liées à des identités religieuses et culturelles récurrentes.

On cherchera dans cet essai à montrer que l'enjeu territorial a été crucial à toutes les époques en Asie Mineure et qu'il a donné lieu à des luttes plus âpres qu'ailleurs, dans les Balkans ou dans le Caucase, entre les deux peuples impériaux, les Grecs et les Turcs, et entre les deux religions dominantes l'Islam et le Christianisme orthodoxe. Ce fut le cœur de l'Empire, byzantin puis ottoman, plus âprement disputé que les espaces périphériques balkanique et caucasien.

Les enjeux territoriaux de l'espace anatolien : les « patries perdues »

La perte du territoire d'Asie Mineure, où un peuple, les Grecs, s'était enraciné depuis l'Antiquité, a créé des enjeux mémoriels qui ont été transmis d'une génération à l'autre et qui se sont manifestés, en Grèce et dans la diaspora, depuis une trentaine d'années. Les « génocides », celui des Arméniens mais aussi celui revendiqué par les Grecs pontiques et ottomans ou par les Assyro-Chaldéens, sont de mieux en mieux connus par toutes sortes de publications. On s'appuiera sur celles-ci, sans apporter d'éléments nouveaux, ni conclure sur cette question qui est débattue parmi les historiens spécialistes des génocides. On essaiera plutôt de comprendre le rôle fondamental qu'ont

joué, dans ces enjeux territoriaux et dans ces événements tragiques, les politiques menées par le Comité Union et Progrès (CUP) des Jeunes Turcs, puis par les Kémalistes. L'ouverture récente des archives ottomanes et les recherches de trois chercheurs turcs, Ugur Ümit Üngör (2011), Fuat Dündar (2012, 2014) et Taner Akçam (2012), sur la politique dite d'« ingénierie sociale, ethnique ou démographique » mise en œuvre par les Jeunes Turcs du Comité Union et Progrès (CUP), poursuivie par les Kémalistes jusque dans les années 1950, permettent d'aborder sous un jour nouveau ces événements. Elles permettent d'analyser plus globalement les finalités et les effets de ces massacres et de ces purifications ethniques. Ces recherches avaient été, jusqu'à une période récente, menées principalement à partir d'une approche centrée sur l'un ou l'autre groupe de victimes : les Arméniens d'abord, puis les Assyro-Chaldéens et les Grecs pontiques et plus généralement les Grecs ottomans, enfin les Kurdes. Les historiens turcs précédemment nommés permettent de prendre une vision d'ensemble de ces phénomènes en les comparant et de mieux apprécier les effets de politiques à l'égard des minorités chrétiennes mais aussi musulmanes, politiques dont l'objectif était la construction d'un État-nation turc ethniquement homogène.

Au contact de l'Europe et de l'Asie, l'espace anatolien a suscité beaucoup de convoitises, faisant l'objet de conquêtes et de guerres, notamment entre deux peuples à traditions impériales. Ces conflits d'une très grande âpreté ont en effet donné lieu, au moment de la Première Guerre mondiale et immédiatement après, à un génocide succédant à des massacres et purifications ethniques antérieurs. Les victimes déracinées et dépossédées du territoire de leurs ancêtres n'ont pas oublié leurs « patries perdues » et continuent avec une vigueur récemment accrue à revendiquer la reconnaissance des préjudices humains et matériels subis. Alors que la *Shoa*, à propos de laquelle a été défini le concept de génocide, visait à la destruction totale, à l'annihilation par les Nazi du peuple qu'ils avaient démonisé, les Juifs, les massacres et déportations des Chrétiens, arméniens, grecs, assyro-chaldéens, avaient pour objectif non pas de détruire ces peuples en tant que tels, mais de s'approprier leurs territoires et de les empêcher d'y établir leur État-nation ou une partie de celui-ci, en les chassant, les massacrant ou les assimilant.

Le phénomène des réfugiés et de leurs descendants

Que sont devenus les survivants des massacres, « génocides », échangés ou non ? Beaucoup de Grecs sont partis en Grèce puis dans la diaspora occidentale ou en Russie. Les Arméniens sont allés en Russie, dans la diaspora occidentale, en France en particulier, en Grèce et au Liban, aux États-Unis. La Grèce a été sans doute l'État le plus touché par le phénomène

des réfugiés, à cause de leur grand nombre par rapport à la population totale et aussi à cause de l'échange qui a libéré des terres, des villages où vivaient des Musulmans. Le territoire grec, en particulier dans le Nord, a été profondément transformé par cet accueil, de même beaucoup de villes ont été touchées par ce phénomène. Ce sont aujourd'hui ces lieux et territoires qui sont le siège des manifestations les plus visibles de la mémoire. Les Arméniens en exil en France, par exemple, ont aussi su créer leurs lieux de mémoire et marquer les territoires de leur accueil.

Ce déracinement brutal des Grecs et des Arméniens dans la première moitié du *xx*^e siècle et les traces qu'il laisse chez les descendants des réfugiés en diaspora doit être analysé à plusieurs échelles de temps. La longue durée des histoires byzantine et ottomane, et même des périodes antérieures de l'Antiquité, doit être prise en compte par-delà les temps courts des événements de la première moitié du *xx*^e siècle, car elle joue un rôle fondamental dans les représentations de peuples nostalgiques d'un passé brillant. Elle est constamment invoquée dans leur « iconographie », support de leur identité diasporique. Il a fallu quatre siècles, voire un millénaire, pour transformer ces peuples impériaux en minorités sur des territoires qu'ils dominaient dans l'Antiquité et au Moyen Âge. L'expulsion, la purification ethnique du début du *xx*^e siècle, aussi brutaux soient-ils, ont parachevé une déprise, une retraite sur ce même espace qui s'est étalée sur un millénaire environ. Ce fut le résultat de guerres de conquête, de massacres récurrents et d'assimilations résultant de conversions, forcées ou non, à l'Islam.

L'avènement de l'État-nation du siècle dernier a cherché à imposer une « homogénéité ethnique » supposée, s'efforçant de mettre fin à une multi-ethnicité qui a de tout temps caractérisé l'Asie Mineure et le Proche-Orient. Les minorités niées par le nationalisme turc de Kemal et de ses successeurs ont tendance à réapparaître en ce début du *xxi*^e siècle malgré les purifications ethniques du siècle précédent. D'autre part, les peuples en diaspora ou dans leur « patrie historique » issus des massacres, des déportations et des expulsions, ne se sont pas totalement assimilés dans leurs pays d'accueil, mais continuent à revendiquer leur identité propre, fondée sur l'histoire, et des réparations pour les victimes des massacres et génocides. La politique de l'oubli, un moment suivie par leur « patrie historique » et surtout par l'État-nation turc, a été et est de plus en plus remise en cause par les associations, lobbies et partis politiques dans lesquels se trouvent les réfugiés et surtout maintenant leurs descendants, qui ne veulent pas oublier. L'attachement aux territoires et lieux de ces « patries perdues » occupe une place toujours très grande. Il est revendiqué sur les espaces mêmes de l'exil où il conduit à l'aménagement de lieux de mémoire et de marqueurs identitaires. La référence territoriale reste fondamentale en diaspora, à travers les diverses manifestations de la mémoire, en particulier celles qui passent par la religion

orthodoxe grecque ou apostolique arménienne, composante essentielle de l'identité des réfugiés et de leurs descendants.

La question de fond qui se trouve à l'arrière-plan de ces événements, c'est le passage d'une société ottomane, reposant sur le système des *millet* et sur la dhimmitude, à des sociétés nationales reposant sur des États-nations grec, arménien et turc, et sur la citoyenneté niant l'existence de minorités ethniques. Ce passage peut s'analyser à travers les recherches qui ont été conduites ces dernières décennies sur l'évolution des communautés grecques et arméniennes, leur changement de nature sous l'influence des mouvements nationalistes grec ou arménien en particulier. Il faudra replacer ces évolutions récentes dans le cadre de changements à beaucoup plus long terme, dans la longue durée, à savoir l'islamisation des populations chrétiennes, leur turquisation au cours du dernier millénaire. Cette approche géo-historique devrait éclairer la géopolitique du siècle dernier.

Les espaces et les peuples frontaliers aux interfaces de la Turquie avec ses voisins

Si les Grecs puis les Turcs ont été les deux seuls peuples qui ont réussi à unifier durablement l'Asie Mineure, d'autres peuples voisins, eux aussi de la longue durée, y ont exercé une influence plus ou moins durable. Les Perses-Iraniens ont constitué un pôle oriental permanent, rayonnant sur ce vaste espace péninsulaire, qu'ils ont dominé à deux reprises (Empire perse achéménide, Sultanat seldjoukide). Leur langue et leur culture y ont exercé une influence durable, au moins indirecte à travers la langue osmanlie, la littérature et la religion (alévisme, chiïsme) jusqu'à une période récente et même encore aujourd'hui. Les influences arabes venant du Sud-Est, à partir de la Mésopotamie et de la Cilicie, ont été beaucoup moins fortes, les conquêtes arabes n'ayant pas pu aboutir à une implantation durable en Asie Mineure à l'époque byzantine. Deux peuples non impériaux, mais résilients de la longue durée, les Arméniens et les Kurdes, qui ont survécu à toutes les guerres et conquêtes impériales, ont, par leur présence dans les espaces montagneux de l'Anatolie orientale, pesé durablement dans l'histoire de l'Asie Mineure, et même constitué un défi à l'homogénéisation ethno-nationale de la Turquie. L'Asie Mineure ou Anatolie s'est donc trouvée au carrefour des logiques territoriales de ces différents peuples et de quelques autres, qui ont exercé plus récemment et plus ponctuellement leur action, tels que les Hébreux-Juifs, les Bulgares et surtout les Russes.

L'analyse de l'évolution de cette péninsule micrasiatique vers une unification et une homogénéisation ethnoculturelle, à la fois dans les temps longs et les temps récents plus courts, nous est apparue devoir être abordée

aussi par l'étude des interfaces de la Turquie avec les espaces voisins, interfaces maritimes et continentales. L'étude de ces interfaces nous est apparue particulièrement révélatrice, à la fois du processus d'unification-homogénéisation et des obstacles ou des difficultés qu'il a rencontrés au XX^e siècle, et même encore aujourd'hui. Depuis la fin du XVIII^e siècle, ces interfaces ont été traversées par des flux de populations dans les deux sens, des groupes ethniques ont joué un rôle de charnière entre l'espace anatolien et ses voisins, quelques villes-ports, au premier rang desquelles Istanbul et Izmir, servant de synapse, canalisant toutes sortes d'échanges, démographiques mais aussi économiques et culturels.

À partir de 1957, l'exode rural turc vers les métropoles s'est souvent prolongé par une émigration dans des pays d'Europe occidentale ou centrale, générant un vaste champ migratoire dans le cadre duquel s'effectuent toutes sortes d'échanges entre les lieux d'origine et ceux de l'installation de ces migrants économiques à l'origine. L'État de la République turque avait cherché à organiser (accords bilatéraux avec les pays d'accueil) et à encadrer (instituteurs, imams, médias connectés grâce à un satellite de télécommunication) cette émigration. Les quatre millions de Turcs européens constituent donc aujourd'hui une véritable communauté transnationale, caractérisée par un va-et-vient entre lieux d'origine en Anatolie et lieux d'installation en Europe. L'espace anatolien, de la République de Turquie, s'est ainsi projeté à l'extérieur, principalement en Europe, dans le cadre soit de diasporas grecque, arménienne, kurde, soit d'une communauté transnationale turque, en fonction des histoires différentes de cette émigration à partir du territoire turc.

On peut mieux comprendre la singularité et la radicalité du passage de l'Asie Mineure à la Turquie si on la situe au sein du monde turco-iranien, à la fois dans la longue durée d'une turquisation qui a succédé à une hellénisation, et dans les temps plus courts des politiques d'homogénéisation ethnique unionistes et kémalistes. Cette logique ethnique des nationalistes turcs contraste avec la logique culturelle des Iraniens plus respectueuse de la diversité ethnique.

I

Cadre conceptuel et théorique :
peuples de la longue durée,
leurs logiques territoriales

L'Asie Mineure, l'Anatolie ou la Turquie, appartiennent à un espace beaucoup plus vaste, la « Région Intermédiaire », qui de la Méditerranée à l'Asie centrale, de l'Adriatique à la Caspienne, est un carrefour de peuples et de cultures entre Orient et Occident. De multiples influences, migrations et conflits l'ont caractérisée dans la longue durée. Il faut préciser les concepts qui permettent une analyse en profondeur de ces phénomènes et fondent une étude géo-historique de l'espace micrasiatique ou anatolien. Au concept de civilisation on préférera celui de peuples-monde de la longue durée, impériaux ou résilients, qui ont leur propre logique territoriale. L'Asie Mineure et les Balkans ont appartenu au même espace impérial pluriethnique byzantin puis ottoman, mais leur évolution divergente à l'ère des États-nations vers l'unification d'un côté, la fragmentation de l'autre, mérite d'être questionnée à différentes échelles chronologiques. La construction d'un territoire national turc doit être appréhendée à partir de ses interfaces avec les espaces voisins.

